

QUESTIONNAIRE

No 1

Pour Renseignements et Documentation

Au service de

"La Survivance,"
Bureau de la Rédaction

L'A.C.F.A.
Secrétariat général

La seule garantie de notre avenir national

Prendre les moyens pour garder notre esprit latin

Nous avons publié, au complet la semaine dernière, la riche et substantielle conférence que le R. P. Bourque de la Compagnie de Jésus et pédagogue des plus distingués dans la province du Manitoba, a donnée aux Canadiens français, lors de son passage à Edmonton.

Le problème fondamental de notre survivance

Dans cette conférence, le R. P. Bourque a touché la question fondamentale de la survivance française au Canada. Il a posé la vraie question qui sera le grand problème canadien de demain.

"La question qui se pose, pour nous, Canadiens français, a dit le R. P. Bourque, est de savoir si nous devons nous attacher aux traditions de l'éducation française, ou si nous devons en sacrifier une partie, pour nous adapter au milieu anglais où nous vivons. En d'autres termes, resterons-nous délibérément latins, ou deviendrons-nous des Saxons parlant français?"

Le problème d'un Canada bi-racial anglo-français, n'est pas tant de savoir en effet si les Canadiens français parleront l'anglais, ou si les Anglais parleront français. Les choses ont singulièrement évolué depuis plusieurs années, à ce sujet.

Du côté de nos populations de langue française, on remarque partout chez la génération adulte, un engouement peu banal pour la langue anglaise. Dans beaucoup de nos foyers canadiens-français de la province de l'Alberta, par exemple, la langue anglaise est la langue la plus ordinaire de communication. Dans presque toutes les écoles de nos centres canadiens-français, la langue anglaise est pratiquement la langue unique et toujours au moins, la langue principale. Il n'est pas rare même d'entendre dire aux meilleurs Canadiens français: Il faut que nos enfants apprennent l'anglais. Très bien. Et les enfants l'apprennent l'anglais. Non seulement, ils l'apprennent dans la famille, à l'école et sur la rue; mais ils prennent aussi l'esprit anglo-saxon. Le résultat est que dans la province d'Alberta, on a réussi

à former avec notre jeunesse, depuis au moins 20 ans, une génération qui n'a plus la mentalité française, et qui n'a aucun vernis d'esprit latin.

Par ailleurs, nos compatriotes de langue anglaise, manifestent eux-aussi, un engouement peu ordinaire pour l'étude de la langue française. Plusieurs de nos lecteurs seraient peut-être surpris d'apprendre que dans la province d'Alberta, sur environ 25,000 élèves qui fréquentent les High Schools, il y en a près d'une vingtaine de mille qui apprennent le français. Il y a 6 ans, il n'y en avait pas plus de 6,000. On ne serait pas moins surpris d'apprendre le nombre de compatriotes de langue anglaise qui paient, dans la seule ville d'Edmonton, de gros prix pour apprendre le français de ceux qui le savent à fond.

Un certain nombre d'Anglais étudient aujourd'hui le français, parce qu'ils se rendent compte qu'ils peuvent trouver chez nous, de quoi enrichir leur formation, et dans le but aussi de mieux nous comprendre: c'est encore le petit nombre. Le plus grand nombre de nos co-nationaux qui apprennent le français, se rendent compte aujourd'hui que nous survivons dans un pays constitutionnellement bilingue, et qu'il y va de leur intérêt d'apprendre la langue française pour continuer à prendre les positions officielles importantes du pays.

Deux méthodes différentes d'étudier les langues

Dans ces deux engouements il y a cependant quelque chose de très important à noter:

C'est la grande différence qui existe entre les Anglo-Saxons et nous, dans la façon d'étudier nos langues respectives. Nos compatriotes Anglais étudient le français après avoir étudié parfaitement leur langue maternelle. Ils emploient ainsi tout à leur avantage la méthode la plus intelligente parce qu'ils ne perdent absolument rien de leur mentalité et de leur esprit saxons. Nous, et nous entendons par nous, un trop grand nombre de parents, voulons au contraire que nos enfants apprennent l'anglais, en perdant leur esprit français, leur esprit latin, seuls moyens qui permettraient à la génération de demain de prendre sa place. Beaucoup de parents, sans trop réfléchir sur le sort qu'ils réservent à leurs enfants, sont prêts à faire d'eux des imitations de Saxons. Ils ne se rendent pas compte qu'en voulant faire des imitations, ils font des déclassés que les Anglais sont les tous premiers à mépriser. Nous pourrions rapporter ici des cas intéressants et pas très anciens.

La concurrence de demain sera celle de deux esprits différents

Qu'on le veuille ou non, demain sera fait d'une concurrence ouverte entre l'esprit latin et l'esprit saxon. Nous ne voulons pas ici exposer les qualités et la valeur de l'une ou de l'autre tendance; mais nous croyons que ce fond même du grand pro-

blème racial au pays, montera de plus en plus à la surface. Il s'agit pour nous de sauver notre esprit latin. C'est là toute la condition de notre survivance en Alberta comme partout ailleurs au Canada. Pour cela, il faut que nos enfants apprennent à penser vigoureusement, à coordonner leurs pensées. Il s'agit pour eux d'apprendre à s'exprimer, à dire ce qu'ils veulent dire d'une façon claire et impressionnante. Il s'agit en un mot de s'occuper dans la famille et à l'école, à former beaucoup plus l'intelligence de nos enfants que de la meubler de toutes sortes de connaissances dont ils ne sauront que faire.

La formation avant tout, formation intellectuelle et morale, voilà la vraie caractéristique de l'esprit français, de l'esprit latin.

Or, pour arriver là, — et c'est la seule condition de notre survivance comme race et comme valeur, — il n'y a pas deux moyens. Le seul, est de donner à l'étude de la langue maternelle, toute la place nécessaire dans nos écoles.

Sommes-nous armés pour subir cette concurrence?

"La question qui domine tout, disait le R. P. Bourque, c'est de savoir si l'enseignement qui se donne à nos enfants, est apte à développer les qualités propres à notre race française. Or, il ne l'est pas."

S'il ne l'est pas au Manitoba où une longue tradition de dévouement a pourtant réagi avec tant de sacrifices auxquels nos compatriotes de là-bas sont beaucoup plus habitués que les nôtres de l'Alberta, il n'est certainement pas trop osé de dire que le nôtre, notre enseignement, n'est pas plus apte à former des Canadiens français.

Ce que le Père Bourque disait de chez lui, s'applique aussi parfaitement que possible, malheureusement, à nos petits franco-albertains. Chez nous aussi,

"L'enfant qui, au sortir de l'école, ne parle encore que par à peu près, avec des moitiés de mots mal articulés, est un enfant dont l'intelligence reste au maillot. Ne sachant pas penser, il ne sait pas parler: si on l'eût forcé à parler net, il eût appris à penser clair. "Quand on écrit moins bien le français, dit René Doumic, c'est qu'on pense moins français."

Et, je ne crains pas d'affirmer que presque tous les élèves canadiens-français, sortis de nos écoles albertaines, depuis nombre d'années, et même ceux qui y sont encore dans les grades les plus avancés, savent le français moins que bien, et pourraient honorer difficilement une recommandation que nos compatriotes anglais ne se gênent pas de nous demander plus souvent qu'on le croit. Quand ils veulent des employés de langue française, ils en veulent d'authentiques, et non des imitations.

Chez nous encore, et dans beaucoup d'écoles tant par la faute du régime, que par la faute surtout d'un bon nombre de parents tout d'abord et d'instituteurs ensuite qui ne savent pas ou ne veulent pas faire à la langue maternelle, la part convenable, il est aussi vrai de dire, comme l'a dit le R. P. Bourque, que:

“C'est limiter d'avance le développement intellectuel d'un enfant que de lui imposer, dès le début, l'étude simultanée de deux langues différentes. C'est brouiller à jamais les idées de l'enfant que de vouloir faire de lui un parfait bilingue, de lui faire étudier, par exemple, le français le matin, et l'anglais le soir; l'histoire en français et l'arithmétique en anglais. Cet enfant ne saura jamais parfaitement ni une langue, ni l'autre, il trouvera un mot anglais quand il cherchera un mot français et il se contentera d'équivalents.

Et nous ajoutons, que quand il cherchera un concept religieux, il y trouvera la neutralité, et il s'en contentera comme tant de jeunes le font aujourd'hui au grand désespoir de beaucoup de parents qui n'en sont peut-être pas les moins coupables.

La seule méthode de formation qui nous donnera toute notre valeur

Si l'on veut préparer la génération qui pousse à subir avec avantage la concurrence, à laquelle déjà, fait face d'une façon pitoyable la génération actuelle, qui n'est qu'une imitation d'anglo-saxonnisme, il n'y a pas à hésiter à lui faire donner la vraie formation à l'école et à l'entourer dans la famille des soins les plus jaloux.

Cette vraie méthode de formation, le R. Père Bourque l'a définie en deux phrases:

Il faut d'abord faire apprendre au petit Canadien sa langue maternelle; sur ce fondement, il pourra construire l'édifice de son éducation commerciale ou professionnelle.

Il va sans dire que des études faites selon les saines méthodes de la pédagogie française n'excluent ni l'anglais ni les sciences commerciales. Elles leur laissent une place, oui, mais la seconde. Pour un petit Français, l'anglais n'est jamais l'essentiel. Le français doit être la langue unique d'abord, la principale toujours.

Voilà tout le noeud de la question; et il est urgent plus que jamais d'y voir sérieusement, si l'on veut conserver notre esprit latin, si l'on veut survivre et si l'on veut que nos compatriotes anglais nous respectent de plus en plus.

Il y aurait tout à gagner à les imiter dans la méthode qu'ils emploient pour apprendre notre langue. Ils apprennent le français quand c'est le temps. Apprenons nous aussi l'anglais quand c'est le temps. Ce sera pour nous la meilleure façon d'imiter nos compatriotes de langue anglaise, la meilleure façon de sauver notre esprit français, et le meilleur moyen surtout de garder plus sûrement notre foi. Le jour où 25% des parents canadiens-français auront saisi l'importance du problème de notre survivance intégrale et la manière de le poser, ce jour-là sera un jour célèbre dans notre histoire franco-albertaine.

D.-A. GOBEIL, O.M.I.